

LE TEMPS

Propos d'un sondé pas riche mais pas pauvre non plus

Suisse, richesse et pauvreté à la lumière d'un sondage : c'est le thème qu'a choisi Jean-Bernard Vuillème, quatrième participant à l'exercice d'écriture organisé par le Centre Dürrenmatt et « Le Temps »

Jean-Bernard Vuillème

Publié le 20 décembre 2001

Je ne suis pas riche mais j'ai assez d'argent, c'est ce que j'ai répondu au sondage du Credit Suisse, comme 63% des 1029 Suisses que l'institut GfS a dérangés en plein «19 h 30 ». Voilà sûrement un sentiment dominant parmi les habitants d'un des pays les plus riches du monde. On est riche sans être riche, parce qu'on ne manque de rien. On peut seulement rêver de devenir riche parmi les riches, cette petite minorité dont les revenus, mélangés aux autres, font croire que nous sommes tous riches. Vous savez, Dieu est peut-être mort de honte le 11 septembre entre les « Allah Akbar ! » des terroristes et les « Dieu, viens à mon secours ! » des passagers rasant les tours, juste avant le choc, mais la mort de Dieu elle-même et de plus de 3500 bureaucrates et employés américains du World Trade Center ne saurait empêcher la Suisse de demeurer un pays riche. Sur ce point aussi, je fais partie de la large majorité des optimistes du « quoi qu'il arrive il ne m'arrivera rien ». Comment s'imaginer dans le besoin, la pauvreté, comment concevoir que nous pourrions, comme un grand nombre de nos ancêtres, chercher à fuir la pauvreté dans l'exil ?

Supposons que je gagne 4000 francs brut par mois pour un emploi à plein temps. Est-ce que je suis riche ? Et sinon, est-ce que je peux seulement rêver de le devenir ? Bon, je l'avoue, c'est ce que je gagne. Et j'estime que c'est le strict minimum indispensable pour se sentir riche. Evidemment, si madame gagne autant, ces deux revenus plutôt bas finissent par faire des Suisses quasi moyens. Deux petits ruisseaux font une jolie petite rivière. Non, je ne me considère pas comme pauvre, ce serait carrément indécent, mais je sais que quantité de gens gagnent à peine et même moins que trois mille francs par mois pour un travail à plein temps. Ce sont des travailleurs pauvres, ce qui semble inimaginable dans un pays riche. Or, tout Suisse qui dirait à l'étranger «je suis un travailleur pauvre de la riche Suisse » passerait pour un imposteur. Il y a certainement une difficulté particulière dans le fait d'être pauvre parmi les riches, ou du moins parmi des gens qui ne se privent apparemment de rien. On est dans une prison aux barreaux pas si dorés que ça, on voit plein de gens bien habillés qui passent devant nous et se rendent dans les magasins. On fait semblant de vivre comme eux et cela nous précipite dans des difficultés sans fin. Pour faire comme les autres et ne pas être stigmatisé « pauvre », il n'y a que la voie du petit crédit qui permet de ne pas se faire remarquer jusqu'à la catastrophe et l'assistance sociale. Le souci nous ronge à force de ne pas pouvoir nous payer ce dont nous avons besoin pour ne pas avoir l'air pauvre. Franchement, c'est exténuant.

Ils m'ont dérangé avec leur sondage, et pas seulement parce que j'ai manqué l'essentiel du « 19 h 30 ». Je n'ai pas l'habitude de me poser ce genre de questions. Je considère en général que tout va bien ou pas trop mal. J'ai répondu sans beaucoup réfléchir, mais aujourd'hui que je consulte les résultats, je suis effrayé d'avoir presque à chaque fois répondu comme la majorité. Ces pauvres Suisses, par exemple, comment se fait-il que nous soyons près de 80% à nous en soucier au point de nous déclarer favorables à l'introduction d'un salaire minimum légal et qu'une large majorité se prononce encore pour une augmentation des prestations de l'aide sociale ? Sur ce point, j'aurais juré avoir fait preuve d'une sensibilité sociale supérieure à la moyenne et voilà que je me trouve du côté de la majorité. Notez que je n'ai rien contre les majorités, surtout quand elles sont de mon avis, mais je me sens aujourd'hui tellement Suisse que j'en éprouve comme un malaise. Dans un pays aussi plein de diversités que le nôtre, il me paraît presque anormal d'être à ce point dans la norme. Et il me vient des pensées dangereuses. Je me rappelle par exemple, à propos de pauvreté, d'un reportage où tous les pauvres que l'on me montrait ne me paraissaient pas plus pauvres que moi, autrement dit appartenaient à cette catégorie de gens pouvant dire comme moi « je ne suis pas riche mais j'ai assez d'argent ». Les images de ces pauvres Suisses ne laissaient voir aucune détresse. Sans le son, on aurait juré qu'ils se portaient bien et poussaient la même tête que la majorité des Suisses qu'on croise dans les rues et dans les magasins. Leur habillement ne les distinguait pas. Une femme en train de faire ses emplettes se fondait dans un supermarché de manière trompeuse dans l'opulence ambiante. Le plus frappant, c'était ce quinquagénaire qui partait au travail dans sa grosse auto, chaque matin à la même heure. Comment aurait-on deviné, sans commentaire, que ce petit homme à grosse cylindrée était un pauvre ? Au lieu d'entrer dans son bureau, comme autrefois, il entrait dans un bar et buvait son café. A la même heure. Il faisait semblant d'aller chaque jour travailler, comme si rien de fâcheux ne lui était arrivé. Il y avait quelque chose à comprendre au-delà même des mots qui nous renseignaient et je n'y parviens qu'aujourd'hui en raison de ce satané sondage. Tous les pauvres que montrait ce reportage dépendaient de l'assistance sociale qui leur permettait de vivre à peu près comme tout le monde, en apparence du moins, et donc de passer inaperçus. Passer inaperçu, voilà peut-être l'ambition la plus partagée dans ce pays. J'en suis, je le crains, une expression parmi beaucoup d'autres.

Ils m'ont énervé avec ce sondage. Je me pose de drôles de questions qui me flanquent le moral à zéro. Tout l'effort consisterait-il à rendre invisible la pauvreté que nous avons sous les yeux, si bien qu'un reportage consacré à la pauvreté en Suisse ne pourrait révéler autre chose que ce que tout le monde voit ? Mais alors, quoi de plus inquiétant que cette misère étendant son empire parmi nous de manière quasi invisible dans une apparente opulence ? Et j'en viens à me demander si mes réponses socialement généreuses au sondage du Credit Suisse, ces meilleures prestations sociales et ce salaire minimum légal appelés de mes vœux, ne sont pas simplement l'expression de ma propre peur de devenir pauvre sans m'en apercevoir ou même d'être déjà un pauvre qui se croirait riche en raison de son environnement opulent, et, pire que tout, apparaîtrait soudain à tous dans sa pauvreté ? Il faut être Suisse, n'est-ce pas, pour

s'emprisonner dans de telles questions ? Mais chaque Suisse porte en lui un geôlier qui le surveille, comme l'a écrit ce gros Bernois qui habitait sur les hauts de Neuchâtel, comment s'appelait-il déjà, Dürrenmatt, oui, Dürrenmatt et son « La Suisse est une prison » dont la presse avait fait des gorges chaudes. La Suisse est aussi un coffre-fort au sein duquel même les pauvres sont obligés de se sentir riches. Mais quelle douleur ! Se sentir riche dans un pays où les gens déclarent qu'il faut posséder au moins un million pour pouvoir être qualifié de riche, c'est comme rêver d'une liberté qui ne viendra jamais. C'est ce qu'ils ont répondu à 70%, au moins un million, et moi et moi et moi, avec mes ridicules 100 000 francs, je suis largué, dépassé. Je ne pourrai plus me croire riche le jour où je les posséderai. Là, et c'est bien la seule fois, je me situe dans la minorité des modestes.

Ils m'ont réveillé avec leur sondage. Franchement, il est ahurissant que la pensée de Dürrenmatt, dix ans après sa mort, puisse contaminer celle d'un bon Suisse comme moi dès qu'il se met à réfléchir un peu. Ce doit être une réaction inconsciente à l'influence de la pensée blochéenne dominante, avec laquelle je me sens confusément d'accord parce qu'il est impossible d'y échapper, mais qui me révolte autant qu'elle me séduit. Peut-être que je n'ai pas assez pensé jusqu'ici, pas assez lu (de Dürrenmatt seulement un Bärlach dont le titre m'échappe), et que cette absence de réflexion et de culture me place aujourd'hui dans le grand troupeau des Suisses qui ont répondu au sondage du Credit Suisse. Car je me trouve encore une fois dans la majorité de 54% qui ne souhaite pas que la Suisse accroisse son aide au développement à l'étranger. Je n'avais pas trop réfléchi pour répondre, mais il me semblait que nous avions assez de nos pauvres invisibles pour nous soucier encore des pauvres que le monde nous jette à la figure. Grâce à eux, d'ailleurs, nous pouvons nous sentir riches bien qu'il ne tienne qu'à un cheveu de devenir à notre tour des pauvres invisibles. Oh, pas d'indifférence, il me semblait seulement que c'était l'un ou l'autre, ou l'accroissement de l'aide sociale et le salaire minimum légal, ou des crédits plus importants pour soulager la misère du monde. Il y a en chaque Suisse un comptable qui veille aux conséquences de ses dépenses et de ses réponses. Et il y a en chaque Suisse une telle volonté de s'assurer contre la pauvreté que la pauvreté pourrait finalement résulter de l'intensité de cet effort. Bon, je déraisonne. Monsieur Dürrenmatt et ses prisons lovées en nous me portent à des rivages dont je refusais seulement de considérer qu'ils puissent exister. Parlons plutôt de bonheur sans nous soucier de savoir si Dieu est mort le 11 septembre. N'en déplaise aux ricaneurs, les Suisses placent la jeunesse devant l'argent. Serait-ce coquetterie parce que le Credit Suisse finançait le sondage ? Serait-ce parce qu'il était question « d'éternelle jeunesse », soit tout le temps nécessaire pour devenir riche ? Comme la majorité de 37%, j'avais choisi la jeunesse éternelle plutôt que l'argent et la beauté. C'est que nous sommes un peuple de plus en plus vieux, bientôt fourbu, et donc nous rêvons de jeunesse éternelle sans nous soucier d'argent parce que nous en avons assez sans être riches. Seuls sept ont choisi la grâce de la beauté. Peu importe que nous soyons beaux ou laids, pourvu que nous retrouvions l'énergie et l'audace de la jeunesse. Voilà, je me sens mieux. Il se pourrait que Dieu lui-même renaisse dans la peau d'un passager criant grâce devant un fidèle égaré dans son fanatisme. Cela ne

m'inquiète plus d'être un Suisse comme les autres six fois sur sept avec mes quatre mille balles par mois, abreuvé de nouvelles catastrophiques, de jeux et de conseils financiers. Le moral remonte. Il est temps de prendre le « 23 h 15 ».